N° 259. **Dimanche 30 Octobre 1842.** **13me Année.**

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	*Provinces.*
Pour un an.	26 fl.	30 fl.
six mois.	14 »	16 »
trois mois	7 »	8 »

BUREAUX A LA HAYE.
Petit Marché-aux-Herbes, N° 370.

PRIX DES INSERTIONS.
Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en-sus.

La Haye, 29 Octobre.

Une lettre de Weimar, à la date du 24 octobre, publie de nouveaux détails sur la manière pleine d'enthousiasme avec laquelle LL. AA. RR. le Grand-Duc et la Grande-Duchesse Héréditaires de Saxe-Weimar, continuent à être accueillis par la population de la capitale du grand-duché. Le 23 octobre, LL. AA. RR. se sont rendues en calèche à l'église. Sur toute la route, depuis le palais jusqu'au temple, les corps de métiers avec leurs banières s'étaient rangés en haie dans les rues ornées de guirlandes et de verdure, et les mêmes démonstrations eurent lieu à l'issue du service divin. Au retour de LL. AA. RR. au palais, les demoiselles de Weimar parées de leurs plus beaux atours, eurent l'honneur d'être admises auprès des Augustes époux et de leur offrir les présens qu'elles avaient elles-mêmes confectionnés, et elles ne peuvent assez se louer de l'affabilité de l'accueil qui leur fut fait et de l'aimable bienveillance avec laquelle leurs présens furent acceptés.

Dans l'après-midi les habitans circulèrent en foule dans les rues, tandis que des corps de musique stationnés en divers endroits de la ville, remplissaient les airs des éclats de leur joyeuse harmonie. La scène la plus animée se passait à la place dite *Karlsplatz*; là le peuple se livrait à des danses, à des jeux, à des chants et aux démonstrations de la joie la plus vive. Le soir, il y eut grand concert à la cour, où les célèbres artistes Liszt, Rubini et Furstenau, déployèrent le charme de leur beau talent. Outre les hauts personnages dont on a déjà annoncé l'arrivée pour participer aux fêtes, le prince de Reuss-Schleitz, Henri LXII est aussi arrivé à Weimar. Le 24, il y eut grande réception au palais grand-ducal et le soir, au théâtre une représentation extraordinaire. La salle ornée avec éclat, était comble. Le spectacle se composait du bel opéra de Kreutzer, *Das Nachtlager von Granada*, et d'une pièce de circonstance, paroles du conseiller aulique Riemer, et musique d'Eberwein. Le public ne cessa de saluer de ses hommages les nouveaux Epoux; chacun admirait surtout la douce bonté empreinte sur la figure de Mme la Grande-Duchesse héréditaire.

Cette même lettre contient aussi de charmans détails sur la réception faite, le 21, à LL. AA. RR. au célèbre château de Wartbourg. Arrivées dans la cour du château, elles y furent accueillies avec le plus vif enthousiasme, et l'on entendit soudainement entonner le chant de: *Nun danket Alle Gott*, etc. Le château était magnifiquement orné de branches de verdure, de guirlandes et de couronnes. A l'entrée du château, on lisait en grandes lettres d'or, le mot *Protectori*. LL. AA. RR. se promenèrent alors dans les vastes salles de l'antique château, et visitèrent la chambre de Luther et la chapelle.

A leur entrée dans ce saint lieu, des trombones et trompettes firent entendre le choral de Luther: *Eine feste Burg ist unser Gott*, etc. Ce chant fit une si profonde impression sur LL. AA. RR. et sur tous les assistans, que leurs yeux se mouillèrent de larmes. LL. AA. RR. écoutèrent ensuite avec attention quelques vers qui leur étaient adressés, et retournèrent ensuite à Eisenach.

La *Gazette d'Etat de Prusse*, du 26 octobre, annonce l'arrivée à Berlin, de M. Rochussen, ministre des finances des Pays-Bas, venant de Magdebourg.

On lit dans le *Moniteur* français du 26 octobre: rubrique La Haye:

» Le traité final dans les affaires hollando-belges qui vient d'être conclu et auquel il ne manque que la signature, était d'une difficulté extrême. Composé de 72 articles, il a tout prévu, tout réglé. La cession faite par le roi des Pays-Bas de ses palais situés à Bruxelles et auxquels ce prince attachait un prix d'affection, parce que c'était un présent de la nation, a une portée politique.

» Mais ce n'est pas le roi seul qui a fait des sacrifices au désir de terminer les différends existans et de consolider la confiance et la bonne harmonie entre les deux pays. La Hollande s'est résignée à faire quelques concessions nouvelles. Elle ne pouvait pas faire davantage; aussi avait-elle déclaré aux négociateurs belges que si ses dernières propositions n'étaient pas acceptées 24 heures avant l'ouverture de la session des Etats-Généraux, on cesserait toute négociation ultérieure, on rappellerait le ministre des Pays-Bas, M. Falck, de Bruxelles, et on se préparerait à une rupture ouverte, en attendant l'effet d'un appel direct à la garantie promise par les grandes puissances à l'exécution du traité de 1830.

» La Belgique a compris combien elle compliquerait sa situation et peut-être celle de l'Europe entière, en n'adhérant pas aux propositions du cabinet de La Haye, et M. Dujardin est arrivé ici au moment où le discours du Trône était déjà rédigé. Du reste, les négociateurs ont fait preuve, de leur côté, d'un esprit de conciliation et de bienveillance mutuelle qui n'a pas peu contribué à l'heureuse issue de cette affaire. On doit faire un éloge spécial, du côté des Belges, de M. Dujardin, et, du côté des Hollandais, de MM. Rochussen et Van Hall. »

La Première Chambre des Etats-Généraux, dans sa séance d'aujourd'hui, a adopté l'Adresse en réponse au discours du Trône, qui, probablement, sera présentée lundi à S. M.

On mande de Flessingue que la frégate royale *de Ryn*, commandée *ad interim* par le capitaine lieutenant Byl de Vroe, se trouve sur rade pour appareiller au premier bon vent.

Dans la nuit du 25 au 26 de ce mois, le schooner français *les Trois Frères*, capitaine Byoux et venant d'Addra avec un chargement de plomb et de zinc, a échoué sur la côte de Zoutelande. On pourra probablement sauveter la cargaison, mais le navire est perdu.

Le sloop danois *Vergiss mein nicht*, capitaine J. Schuldt, allant d'Amsterdam à Hambourg, mouillant à la hauteur du Vlie, a chassé sur ses ancres, dans la nuit du 25 au 26 de ce mois, et a fait naufrage. Le capitaine, trois hommes de l'équipage et un pilote d'Amsterdam qui se trouvait à bord, ont été recueillis par le koff *Gezina*, capitaine Rozema.

LITTÉRATURE NATIONALE. — BEAUX-ARTS.

On sait que feu M. J. Immerzeel Jr. d'Amsterdam, a consacré la plus grande partie de sa laborieuse carrière littéraire à un ouvrage de haut intérêt et qu'il a légué à son pays, comme dernier fruit de ses veilles, un manuscrit contenant: la *biographie et l'énumération des travaux des peintres, des sculpteurs, des graveurs et des architectes de la Hollande et de la Belgique, depuis le commencement du* 15e *siècle jusqu'à nos jours*. On n'ignore pas non plus combien M. Immerzeel réunissait de vastes et profondes connaissances dans les Beaux-Arts et la Littérature. Aussi toutes les personnes, qui avaient su apprécier son mérite et comprendre toute l'importance d'une entreprise que l'auteur lui-même considérait comme un monument à élever à la gloire artistique de la Néerlande, s'attendaient à trouver dans son travail un traité complet et bien rédigé, et elles ne se sont pas trompées. M. Immerzeel durant sa vie, avait toujours entretenu les relations les plus étendues et les plus suivies avec les savans et les artistes de la Hollande et de la Belgique, car jamais, sous ce rapport, il n'avait admis de séparation entre les deux pays. Il possédait, en outre, une riche bibliothèque contenant la plupart des ouvrages des meilleurs écrivains sur les Beaux-Arts et sur les artistes, et parmi ces volumes des éditions très-rares. D'un autre côté, toutes les bibliothèques publiques et un grand nombre de bibliothèques particulières lui ont été ouvertes pour y compulser une foule de manuscrits inédits, ainsi que des lettres et des documens de la plus haute importance pour le sujet intéressant dont il s'occupait. Ses fils, MM. C. H. et C. Immerzeel, le premier bon écrivain et le second habile artiste, se sont chargés de publier cette dernière œuvre de leur père. Ils ont fait davantage: imbus, dès leur enfance, de ses principes sur l'art et sur les artistes, parfaitement pénétrés de sa manière d'envisager les Arts et encouragés d'ailleurs par le désir unanime de leurs concitoyens de voir publier l'ouvrage dont leur père avait, avant sa mort, annoncé la publication par un prospectus, ils ont réuni aux nombreux et précieux documens déjà rassemblés par leur père, ceux qu'ils avaient pu recueillir eux-mêmes en Hollande et en Belgique, et ils ont ainsi complété et augmenté cet important ouvrage.

En se livrant à ce difficile travail, ils n'ont été guidés ni par la vanité, ni par un intérêt pécuniaire, mais par la seule et honorable pensée d'arracher à l'oubli le fruit des veilles de leur père. Les articles de leur propre rédaction sont signés d'une marque particulière. Le premier volume de cet ouvrage, si précieux pour les Arts et pour l'honneur national, vient de paraître à Amsterdam; il est en format grand in-octavo sur beau papier et imprimé en beaux caractères neufs; ce volume contient un grand nombre de portraits, en regard du texte de la biographie des grands-maîtres anciens et des artistes vivans. Le nombre total des portraits qui enrichiront cet ouvrage est de 250. Ils sont dûs au burin des graveurs sur bois français Porret et Dujardin et de l'artiste belge Nett, chargé aujourd'hui de la direction de l'école de gravure sur bois de la Société-Néerlandaise des Beaux-Arts. Le graveur sur bois hollandais Van Arum a également prêté aux éditeurs l'appui de son talent et on trouve aussi dans cet ouvrage quelques portraits dus au burin de M. Brown. L'habile miniaturiste Hamburger a dessiné sur bois un grand nombre de ces portraits, qui sont d'une ressemblance frappante et la plupart très-bien exécutés sous le rapport de la gravure. En tête de ce volume se trouve placé le portrait de M. J. Immerzeel Jr., assis dans son cabinet d'étude, d'après le tableau de M. N. Pieneman. C'est une des meilleures gravures sur bois qui aient été faites depuis long-temps.

Quant à la partie littéraire de l'ouvage, elle est digne des vastes connaissances de l'auteur et du talent bien connu des

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE.

JEROME PATUROT,

A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE. (1)

XIV.

Grandeur et décadence politiques de Paturot.

« Monsieur, poursuivit Jérôme, nous touchons au dénouement de mon Odyssée aventureuse. J'étais donc directeur du *Flambeau*, journal dévoué au gouvernement et puisant ses moyens d'existence dans une subvention mensuelle. C'était un rôle difficile à soutenir. Du côté du succès, rien à espérer: le public ne tient pas compte des feuilles dont l'indépendance est enchaînée; du côté de la position, rien d'assuré, rien de stable, un caprice ministériel pouvant détruire ce qu'un autre caprice a fondé. On vitupère les écrivains officiels: on devrait plutôt les plaindre. Leur besogne semble aisée: il n'en est pas de plus difficile. Un valet sait ce qu'il doit faire quand il n'a qu'un maître; en étudiant ses goûts, en flattant ses manies, il sera certain de faire agréer son service et d'approprier son zèle aux exigences de l'individu. Mais ici, il s'agissait de contenter neuf maîtres, et quels maîtres!

» Vous n'êtes pas, monsieur, sans avoir entendu parler de ce que l'on nomme, dans tous les articles bien pensans, l'unanimité du Conseil. Aucune des chimères connues n'est plus chimérique que celle-là. Les existences les plus fabuleuses, celle du programme de l'Hôtel-de-Ville, de Renaud de Montauban, du mot de Cambronne à Waterloo, du Masque de fer, de la croix de Migné et d'Amadis des Gaules, ne sont pas des objets plus fantastiques que l'unanimité dans le Conseil. Voici, en thèse générale, de quoi se compose ce mythe. Un conseil unanime comprend d'ordinaire deux ministres essentiels qui voudraient s'évincer l'un l'autre, et plusieurs ministres secondaires qui sont perpétuellement en désaccord. Les affaires étrangères sont en arrêt devant l'intérieur; le Commerce prétend que la Marine empiète sur ses attributions; les travaux publics se plaignent de la lésinerie des Finances; l'instruction publique échange d'incessantes récriminations avec la Justice et les Cultes; enfin, la Guerre rudoie tout ce monde avec une brutalité militaire et jure par tous les souvenirs de l'Empire qu'on n'empiétera pas impunément sur son *spécialité*. Telle est l'unanimité du Conseil vu de près et peint par lui-même.

» Faites-vous, maintenant, une idée de la tâche d'un homme obligé, en vertu de l'émargement, de satisfaire ces neuf têtes qui veulent avoir chacune un bonnet particulier. Passez-moi l'image; elle sent le métier. La Guerre voudrait, par exemple, que l'on plaidât ouvertement la réforme du bouton de guêtre ou l'amélioration du coupe-choux, mais les Finances présentent où va conduire la thèse, et quelle menace affreuse elle renferme contre le Trésor; il y a donc opposition de leur part, demande d'ajournement indéfini. Que fera le rédacteur officiel placé entre ces deux prétentions contraires? S'il se déclare pour la réforme du bouton de guêtre, le voilà mis à l'index du ministre de la rue Rivoli; s'il éloigne la question comme inopportune, tous les sabretaches de la rue Saint-Dominique parleront d'aller lui couper les oreilles. Ainsi de tout le reste: ce que l'on fait pour l'un mécontente l'autre; si l'on célèbre les louanges de celui-ci, celui-là se formalise; chaque vanité ministérielle se croit lésée de ce que l'on accorde à la vanité d'un collègue. Où se réfugier, où chercher un abri? Dans le silence? Il est pris en mauvaise part. Dans la polémique? Elle a huit chances sur neuf de déplaire.

» Telle est, Monsieur, la position de l'écrivain qui a aliéné son indépendance. Avais-je tort de dire qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer? Tout-à-l'heure, je vous parlais de neuf maîtres: outre ceux-là, il en a trois cents. Chaque député ministériel élève sa prétention et présente sa requête. Ce sont des plaintes sans fin, des assauts continuels. L'orateur le plus obscur se croit en droit d'exiger l'insertion littérale et intégrale de ses élucubrations de tribune. Encore, est-il rarement satisfait! On a omis, à l'en croire, des passages essentiels, altéré la ponctuation, dénaturé le sens d'une phrase. L'assaisonnement n'est jamais ce qu'il devrait être. On a ménagé les *très-bien*, éparpillé les *marques d'approbation*, lésiné sur les *sensation* et oublié complètement les *acclamations universelles*. De là des réclamations, quelquefois des menaces, et il faut se taire parce que les députés tiennent les cordons de la bourse. Est-ce vivre, Monsieur, que d'être ainsi en butte à toutes les vanités, à toutes les exigences?

» En temps ordinaire, la position est encore tenable, mais quel enfer à la veille d'une dissolution! J'ai traversé des élections générales, et, aujourd'hui encore, lorsque j'y songe, je me demande comment j'y ai pu résister. Quel spectacle, et combien, vues de près, ces ambitions sont petites! Tout devient grave, la réparation d'un clocher, la création d'un haras, la nomination d'un garde champêtre. Il faudrait couvrir la France de bureaux de postes et de bureaux de tabac, canaliser toutes les rivières et les orner de ponts, abaisser partout les droits en augmentant le revenu. C'est le jour des largesses universelles, des inépuisables promesses. Un arrondissement veut une route, il en aura deux; un autre demande à être traversé par un chemin de fer, il aura chemin de fer et canal. Qui se plaint encore? Qui éprouve le moindre besoin? Point de fausse honte: le budget est là; les censitaires n'ont qu'à y plonger les bras jusqu'aux aisselles. O métamorphose prodigieuse! Toute administration est souriante, l'enrégistrement n'est plus tracassier, les contributions indirectes se montrent polies, la douane elle-même est affable. C'est court, mais c'est beau. Oui, c'est beau pour le pays légal, mais non pour la presse officielle. Elle ne s'appartient plus; elle est envahie. Le zèle des rédacteurs paraît tiède; ils ne manient pas l'éloge avec assez de dextérité, ne prodiguent pas l'injure avec assez de violence. Ils sont trop froids et trop mesurés: on les soupçonne d'être vendus à l'ennemi, d'entretenir des intelligences dans l'autre camp. Les députés ménacés se plaignent, les ministres s'inquiètent, toutes les existences politiques tremblent sur leurs bases.

» Monsieur, je traversai avec le *Flambeau* une crise de ce genre, et je ne saurais vous faire l'énumération des couleuvres que l'on m'y prodigua. Quand les vanités et les ambitions se combinent dans une même effervescence, quand le succès est une affaire d'amour-propre et de calcul, on ne sait jusqu'où peut aller l'activité humaine, et quel chemin elle fait dans les voies de l'intrigue! Les plus honnêtes s'en défendent d'abord, puis finissent par s'y laisser entrainer. Il en est de cette cuisine comme de toutes les autres, il ne faut pas la voir de trop près. Quant à moi, j'en sortis profondément dégoûté du mécanisme représentatif et des petits ressorts sur lesquels il repose.

» Pendant que je devenais ainsi une autorité dans les régions de la haute politique, Malvina installait ailleurs sa souveraineté. Elle présidait à la littérature du journal et tirait un parti fort avantageux des études qu'elle avait faites dans Paul de Kock. Depuis qu'elle se croyait partie intégrante du gouvernement, ma fleuriste ne se possédait plus. Elle s'était donnée un maître d'équitation et parlait le langage de cheval à l'usage de nos lionnes. Aucun genre de succès ne lui était étranger. Au moyen du *Flambeau*, j'étais parvenu à établir quelques relations avec les hommes de lettres et les artistes en vogue. Malvina leur faisait les honneurs de quelques thés avec assaisonnement de musique. Quel bel amalgame que cette compagnie! Des bas-bleus, des rapins, des croque-notes mêlés aux rédacteurs ordinaires et extraordinaires du *Flambean*. Il fallait voir Malvina s'y promener en reine, appelant nos célébrités littéraires par leurs noms de baptême, dictant des oracles au troupeau des bas-bleus, leur promettant sa protection pour des feuilletons à 5 francs la colonne, élevant un petit bataillon de prosateurs chevelus entre 18 et 22 ans, afin d'avoir toujours sous la main des hommes de style et des collaborateurs fidèles.

» — Que le diable vous massacre, disait-elle à l'un d'eux dans son idiôme hippique et littéraire, vous n'avez pas tenu assez la corde dans votre dernier feuilleton, Jules. Lisez donc *Jean*, Paul de Kock: voilà un gaillard qui pose des personnages. Votre héroïne n'a pas de jarret; parlez-moi de *Georgette*: les événemens y vont au galop. Jules, Jules, il faudra vous remettre au vert, mon garçon. Félicien prend de l'avance sur vous; prendez-y garde!

» Malvina parcourait ainsi le salon, en distribuant çà et là des reproches et des encouragemens. Elle touchait la main aux auteurs en renom, en affectant de les traiter sur le pied d'une familiarité un peu chevaleresque:

» — Eh! bon jour, Frédéric, comment ça va-t-il, vieux?... Ah! c'est ce diable d'Eugène! Bonjour, Eugène! comment se porte votre cheval? ... Parbleu, voici le grand Victor, le sombre Victor, le ténébreux Victor... Tiens, et vous, Honoré, voulez-vous une tasse de thé, mon gros bonhomme? ajoutait-elle en

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

continuateurs ; d'un autre côté, les éditeurs sont restés fidèles à leurs promesses, en négligeant les détails superflus pour s'attacher davantage aux faits positifs qui se rapportaient plus directement à la vie des artistes, et ils ont fourni plus de faits que d'analyse critique ; cependant, on est forcé d'avouer qu'ils n'ont rien omis d'essentiel puisque, dans 300 pages de leur édition compacte et sur grand format, ils n'ont encore achevé que six lettres de l'alphabet. Si les éditeurs n'avaient pas eu l'heureuse idée de s'en tenir pour l'impression de leur ouvrage à l'emploi du *petit texte*, très-lisible d'ailleurs, ils auraient eu besoin au moins de quatorze volumes, et l'ouvrage, n'étant plus ainsi à la portée de toutes les fortunes, n'aurait pas rempli les intentions de l'auteur et des éditeurs qui consistent à répandre le plus que possible la renommée des artistes néerlandais.

Déjà les frais d'impression et de gravure, sont très-considérables ; mais il est à espérer que les peines et les frais des éditeurs seront récompensés par un prompt et productif débit. Parmi les souscripteurs qui se trouvent en tête du premier volume figurent d'augustes noms, ceux de LL. MM. Guillaume II et le comte de Nassau ainsi que de S. A. R. le prince d'Orange, et viennent ensuite les noms de la plupart des artistes de la Néerlande et de la Belgique.

Prétendans à la présidence des États-Unis.

On sait que les journaux américains s'occupent depuis quelque temps des prétendans à la prochaine présidence des États-Unis, et nous avons déjà fait connaître les noms mis en avant par ces feuilles ; voici sur ces candidatures quelques détails intéressans que nous empruntons au *Journal des Débats* :

« Du côté des *whigs*, c'est d'abord M. Clay, du Kentucky, ensuite le général Scott, et probablement M. Webster. Du côté des radicaux, c'est M. van Buren en première ligne, et après lui M. Calhoun, de la Caroline du Sud, M. Buchanan, M. Johnson, qui était vice-président sous M. van Buren. Le président Tyler courra aussi la chance en manière de tiers-parti. Ce sera la première apparition, en Amérique, de ce parti déterminé et flottant, dissolvant véritable, qui paralyse ou annihile les autres sans rien constituer, et dont la présence est un signe de l'affaiblissement de toute foi politique.

» Les titres de M. Clay sont éclatans. Voici trente-cinq ans qu'il est mêlé aux plus grandes affaires de son pays, au-dedans, et au-dehors, comme orateur, comme administrateur, comme envoyé plénipotentiaire. Tantôt prenant l'initiative, comme en 1811, lorsque l'Amérique eut le courage de déclarer la guerre à l'Angleterre, alors souveraine des mers sans partage, pour soutenir l'honneur de son pavillon, tantôt modérateur habile et heureux des passions politiques, calmant les violentes querelles du Nord contre le Sud, comme en 1821 quand la question de l'esclavage avait été jetée dans le Congrès comme une pomme de discorde, et en 1833, quand, pour ramener le Sud, qui, plutôt que de se soumettre au tarif de douanes voté dans l'intérêt des manufacturiers du Nord, levait l'étendard de la séparation, il faisait passer le bill si bien nommé de la conciliation (*compromise act*). Jusqu'alors le nom de M. Clay était entouré d'une brillante auréole de la popularité. Il était le fils privilégié de l'Ouest; les bateaux à vapeur se disputaient son nom, son portrait ornait les *bar-rooms* (buvettes) de toutes les hôtelleries. Les traits vifs dont abondent ses discours étaient cités comme le dernier terme de l'éloquence. Il était l'idole de la démocratie, à laquelle il devait plaire en effet par sa tenue simple, son langage affectueux et populaire. Mais M. Clay nourrissait depuis plusieurs années des pensées qui devaient lui faire perdre la faveur de la multitude. Il croyait que le gouvernement fédéral avait besoin d'un certain degré de force et d'influence. En conséquence, il pensait qu'il était utile de le faire intervenir financièrement et administrativement dans les travaux publics, et vers 1825 il se fit le protecteur de cette idée. L'école radicale avait alors des motifs politiques pour professer l'opinion opposée. Ensuite, considérant, avec raison, mais contrairement à l'opinion qu'il avait soutenue jadis, une banque générale, exerçant ses attributions sur toute l'étendue de l'Union, comme un instrument indispensable d'administration publique et de police commerciale, il défendit la Banque des États-Unis contre les attaques extrà-légales du général Jackson. Dès lors il ne fut plus, aux yeux des radicaux, qu'un suppôt de l'*aristocratie d'argent*. En ce moment, il est le chef reconnu du parti *whig*, dont on ne peut donner aucune définition rigoureuse, si ce n'est qu'il combat la masse radicale, sans être bien d'accord avec lui-même sur ce qu'il veut et sur ce qui doit être. Mais la réussite de sa candidature est douteuse. Vainement sa vie entière, ses formes, sa mise elle-même, protestent contre le reproche d'aristocratie ; vainement ses lumières et son expérience le recommandent comme l'homme le plus capable de retirer l'Union de l'abîme où les démagogues l'ont précipitée ; vainement il a donné aux nombreux états répandus dans la vallée de l'Ohio et du Missisipi un gage de l'appui qu'ils trouveraient en lui, dans une certaine limite, pour l'accomplissement de leurs desseins sur les terres publiques qu'ils convoitent ; il n'est aucunement assuré de réunir la majorité. Ce serait un malheur, mais ce malheur, d'après les dernières correspondances, serait presque probable.

» Dans le même parti, quelques personnes en petit nombre ont la pensée de porter à la présidence le général Scott, qui n'a pas d'autre titre que d'avoir commandé avec vaillance et succès un détachement américain sur les bords du Niagara, en 1814, dans une de ces escarmouches qualifiées de batailles de l'autre côté de l'Atlantique. Il est le *héros de Chippewa*, comme le général Harrison était le *héros de Tippecanoe*. Si le général Scott était élu, il faudrait croire que l'Union a la passion des militaires, et qu'elle est prête à tomber aux pieds du premier soldat audacieux qui essaierait de se placer au-dessus de la Constitution et des lois. Il est probable que dans le parti *whig* on prononcera pareillement le nom de M. Webster, qui était l'émule de M. Clay dans le Sénat, lors des grandes luttes contre le général Jackson; et qui est plus beau diseur, d'une éloquence plus littéraire, mais d'un esprit moins pratique et moins fécond en expédiens, de manières beaucoup moins populaires ; plus intimement lié d'ailleurs de sa personne, avec les financiers et les entrepreneurs de Banques, qu'en Amérique la foule déteste particulièrement. Les politesses que son talent lui a values en Angleterre, il y a peu de temps, lui nuiront, selon toute apparence, dans le jugement de la foule.

Selon l'usage, une Convention, composée de délégués officieux du parti *whig* des divers états, pèsera toutes ces candidatures, et en proclamera une à laquelle les *whigs* se rallieront, et il y a tout lieu de croire que ce sera celle de M. Clay. La population puritaine de la Nouvelle Angleterre, qui reproche à cet homme d'état d'avoir eu dans sa conduite privée du laisser-aller qu'ailleurs on remarquerait à peine, et aux yeux de laquelle la franc-maçonnerie est criminelle, lui pardonnera sa tolérance, l'absence de rigidité qui a caractérisé quelques époques de sa vie, et même ses grades maçoniques, par égard pour ses opinions prononcées en faveur d'un tarif protecteur. Il y a cinq semaines, une Convention spéciale des *whigs* du Massachussetts, le principal des états de la Nouvelle-Angleterre, l'a proclamé unanimement son candidat. Il est vrai que les amis de M. Clay lui ont adjoint, à titre de vice-président, un des citoyens les plus recommandables de cet état, John Davis.

» Dans le parti démocratique il est un candidat naturel, inévitable, qui y aura la majorité dès l'abord, et sur lequel on se réunira sans doute au moment du vote. C'est M. Van Buren, que le général Harrison renversa aux élections dernières. M. Van Buren n'a fourni qu'un terme; d'après la tradition, il demeure le candidat de son parti jusqu'à ce qu'il en ait parcouru un second. Autour de lui, cependant, on voit poindre d'autres candidatures, celle de M. Calhoun, d'abord. M. Calhoun est sans contredit l'un des esprits les plus remarquables de l'Union. Son intelligence est vaste, son instruction étendue. Son caractère noble et pur lui a attiré la considération universelle. Mais la faute qu'il commit en se mettant à la tête du parti de la *nullification*, qui provoqua la rupture éventuelle de l'Union en 1833, l'a rendu à-peu-près impossible. Avant cette époque, M. Calhoun avait fourni une belle carrière. Il avait été ministre de la guerre et s'y était signalé comme administrateur. En 1829, il avait été élu vice-président de la fédération. Après avoir ainsi occupé la vice-présidence, il ne peut plus être le second de M. Van Buren ; et dans le parti démocratique, auquel, par un de ces retours qui s'expliquent et s'excusent sur le sol mouvant de la politique américaine, il est maintenant revenu, après avoir fait cause commune avec M. Clay et M. Webster contre le président Jackson, la majorité lui préfèrera infailliblement M. Van Buren. M. Johnson était vice-président sous M. Van Buren, pendant la première présidence de celui-ci, de 1837 à 1841. Il revendiquera naturellement son poste, sinon un plus élevé. M. Buchanan, sénateur distingué de la Pensylvanie, qui a représenté le cabinet de Washington à Saint-Péterbourg, a pour lui d'appartenir à un état, l'un des plus populeux et des plus anciens de la fédération, qui n'a jamais eu personne au premier ni au deuxième échelon du pouvoir suprême. »

Nouvelles et Faits Divers.

On écrit de Londres, le 22 octobre :

« On vient de vendre publiquement dans notre capitale la petite mais célèbre galerie de tableaux de feu sir Thomas Acraman, de Bristol; composée de cent-vingt-deux ouvrages de l'ancienne école flamande.

» La vente de cette galerie a produit environ 570,000 florins. Le tableau qui a été payé le plus cher, c'est le *Muletier*, de Berghem, qui a été acheté au prix de 21000 florins par le Musée royal de Munich; un Teniers (le *Dentiste*) a été vendu 6,600 florins, et un Wouvermans (*un Paysage de Savoie*) 5,880 florins. Aucun tableau n'a été adjugé au-dessous de 960 florins.

» La majeure partie de la galerie Acraman a été acquise par des Anglais.

— Une belle voix, mais c'est une mine d'or ; c'est le Pérou, et M. Fétis le prouve dans sa *Biographie Universelle des Musiciens*. A la fin de 1840, Mme Pasta se rend à Saint-Pétersbourg, et les avantages qui lui sont accordés pour cette excursion s'élèvent à plus de deux cent mille francs. Mme Malibran est engagée à l'Opéra-Italien de Londres pour vingt-quatre représentations, moyennant la bagatelle de 2,775 livres sterling (70,000 fr.). Je ne parle pas, elles en vaudraient cependant la peine, de deux représentations à son bénéfice, dont le produit net s'élève à près de 50,000 fr., c'était en 1835 ; la même année elle passait bail pour 185 représentations à donner sur le théâtre de Milan en échange d'une somme de 420,000 fr. ; l'année suivante, elle touchait, pour vingt représentations, 2,375 livres sterlings (60,000 fr.), et lorsqu'au mois de septembre, une fièvre nerveuse l'enleva si rapidement, elle venait de contracter pour près de *six cent mille francs* d'engagemens. Depuis 18.., le revenu annuel de Rubini a dépassé 200,000 fr.; et il jouit aujourd'hui de plus de deux millions et demi de fortune.

— Les journaux américains citent le fait suivant :

« Le navire *America*, cap. Fischer, vient d'arriver à New-Bedford, de retour d'un voyage de la pêche de la baleine, qui a duré 26 mois, et s'est accompli dans l'Océan Pacifique. Ce navire rapporte une cargaison de 4,700 barils d'huile (y compris 400 barils de spermaceti) et 45 milliers de fanons.

» Cette cargaison est certainement la plus célèbre qui puisse être citée dans les annales de la pêche de la baleine, dans n'importe quelle partie du globe. Le capitaine Fischer est né à Edgartown (E.-U.) et navigue depuis son enfance pour cette pêche. »

— Deux célèbres boxeurs de New-York, Christophe Lilly et Thomas Mac-Coy, dit *le batelier*, ont donné une représentation dans un enclos près du village de Hastings. La foule s'y était portée. Lilly avait pour seconds les nommés Cleesky et Fo..; Mac-Coy était assisté de Henry Shanfroid et de James Sanford.

Le combat a duré deux heures trois quarts ; les combattans ont fait 119 passes, mais à la 120e Mac-Coy n'a pu se relever. Il paraît que dès la 89e passe il était tellement maltraité, que les seconds auraient dû arrêter le combat. Lorsque le cercle des spectateurs vit le boxeur sans connaissance, les rangs se rompirent et la foule accourut malgré les efforts des personnes raisonnables qui criaient : N'approchez pas, vous allez l'étouffer.

On a transporté le blessé dans une auberge, où il a expiré après une affreuse agonie.

Le lendemain, M. Archer, coroner s'est présenté assisté d'un jury pour commencer l'enquête. Plusieurs docteurs en médecine ont procédé à l'autopsie, afin de constater les lésions organiques qui avaient occasionné la mort. La mère et les sœurs de Mac-Coy étaient présentes dans une salle voisine, et jetaient de grands cris. William Mac-Coy, frère du décédé, a montré une férocité stupide, il a assisté à toutes les opérations de la dissection ; quelques personnes assurent que, prenant dans la main le cœur de son frère, il en fit remarquer le volume extraordinaire aux assistans, et leur dit : « Voilà bien le cœur d'un homme de courage. »

Lorsque le corps de Mac-Coy eut été mis dans un cercueil, sa mère voulut le voir, et dit : « C'est une trop petite bière pour un si grand homme ! »

---

lui frappant amicalement sur le ventre. Que le diable me massacre, je ne vous avais pas encore aperçu.

» Les choses marchaient de la sorte depuis quelques mois sans qu'aucun incident fût venu changer ma situation. J'étais chaque jour dans mon cabinet, à la disposition des ministres! et Malvina continuait à tenir dans son salon un cours de littérature au profit de Paul de Kock. Chacun de nous se maintenait dans les limites de son empire. En recueillant mes souvenirs, je ne trouve rien qui se rattache à cette époque, si ce n'est une rencontre assez singulière. J'étais un jour dans la partie des bureaux où le public vient traiter pour l'insertion des annonces, quand deux personnages y entrèrent. L'un était porteur d'une grande barbe noire ; l'autre avait des cheveux d'un blond fade et des yeux bleus pleins d'une finesse extrême. Quoique ces hommes n'eussent en aucune manière affaire à moi, involontairement je m'arrêtai : il me semblait que j'avais vu quelque part au moins l'un de ces inconnus. Je m'avançais vers eux.

» — Que voulez-vous ? leur dis-je un peu brusquement.

» Cet accueil parut intimider le porteur de la barbe noire; cependant il se remit.

» — Ne vi fâchez pas, mossiou, dit-il. Zé sonis l'inventour de la pommade dou léopard, et zé venais l'annoncer dans votre estimable zournal. Ma, si zé vi déranze, scousez. Moun ami qué vi voyez est lou baronnet Crakson, inventour de toutes les maraviglis en *son*.

» — *Yes sir*, reprit l'homme blond ; je poui offrir a vo le cold-créame Blagson, lé élixir Puffson, lé ouguent Gripson, lé montarn Pattsode, lé savon Dickson, lé razoirs Fischon, lé plat à barbe Mattison, lé poudre Fricasson, lé papier Gobson......

» — Assez, monsieur l'Anglais, je suis approvisionné en ce genre.

» — Jé poui encore offrir à vo....

» — Et moi, Mossiou, interrompit l'Italien, zé vi donnerai oun petit arbouste qui vient dou Monomotapa et qu'oun peut appeler l'orgueil de l'Afrique. Il donne sour la même branche des ananas, des pois en primour, des cerises et des confitoures sèches.

» — Jé poui offrir à vo, reprit l'imperturbable Anglais, des aigouilles Rabson, des crayons Marcasson, des ploumes Plattson....

» — Assez, messieurs, assez.

» — Zé vi voulé, zé vi retroverai la graine dou chou colossal.

» — Jé poui offrir à vo.....

» — Oui dou chou colossal, dont la semence il semblait perdou. Ma pardoun, Messiou, ajouta l'Italien, zé vois que nous vi déranzous. Scousez! scousez ! et en disant ces mots il se dirigeait vers la porte; nous reviendrouns oune altre fois. Vi êtes trop occupé per lé moument. Baronnet Crakson, *andiamo, andiamo*....

» — *Yes, yes*. Jé poui offrir à vo.

» Pour couper court aux offres de cet abominable Anglais, il ne me restait plus qu'un moyen, celui de la retraite. Je sortis et poussai brusquement la porte; mais à peine m'étais-je éloigné de quelques pas qu'une révélation soudaine m'éclaira.

» C'est lui, me dis-je.

» Et je rentrai vivement dans le bureau des annonces ; mes deux industriels avaient disparu ; je me précipitai vers l'escalier : personne; je courus sans chapeau dans la cour : elle était vide ; je les cherchai dans toute l'étendue de la rue, impossible de retrouver leurs traces. Monsieur, cet homme que je venais de laisser échapper, c'était Flouchippe, Flouchippe le créateur du bitume impérial de Maroc. Sa barbe, son accent italien, tout avait pu d'abord dérouter mes souvenirs, mais je n'en pouvais pas douter, c'était lui, son œil narquois, sa figure à la fois hautaine et hypocrite. Quel regret ! avoir eu cet homme sous ma main, et avoir manqué cette occasion ! Malvina était furieuse : elle détacha à sa recherche tous les commissaires de la ville de Paris, les sergens de ville, la police secrète et la garde municipale. Peine perdue ! Flouchippe ne reparut plus, et la *pommade du léopard* s'évanouit avec lui.

» Décidément, j'étais devenu un publiciste officiel dans toute la rigueur du mot. Une crise de cabinet vint mettre à l'épreuve mon talent pour les volte-faces. Justement, j'avais, la veille, cruellement déchiré le chef du ministère qui triomphait. Mon aplomb ne se démentit pas : avec la même plume et la même encre, sur le même bureau, dans la même feuille, je fis à sa gloire un éloquent article, je célébrai son intelligence et félicitai le pays de son avénement. Notre polémique, de belliqueuse qu'elle était, devint sur-le-champ pacifique ; nous prîmes toutes les questions à un autre point de vue, et réfutâmes d'une manière victorieuse les thèses que nous soutenions depuis six mois. Ce tour de force me fit le plus grand honneur : on vit que j'étais un écrivain véritablement officiel, et que je m'exécutais de bonne grâce. Ma position en parut consolidée. Notre subvention fut portée au double, et je pus prendre une existence presque princière.

» Ce fut l'apogée de notre gloire. Malvina, de plus en plus versée dans la science du cheval, devenait l'une des lionnes les mieux caractérisées de Paris. Elle ne parlait que de donner cinq cent dix-neuf coups de cravache à quiconque ne trouverait pas le *Flambeau* le premier journal de l'univers ; elle venait s'asseoir, en habit d'amazone, dans les bureaux de la rédaction, et dictait l'article des courses du Champ-de-Mars. Du reste elle s'était parfaitement dressée à toutes les habitudes de son nouveau rôle. Elle fumait des panatellas, culottait des pipes avec un bonheur particulier, portait des bottes de maroquin rouge et un sautoir noué en cravate autour du cou. On ne jurait pas avec plus de grâce qu'elle, on ne brisait pas les services de porcelaine avec plus de succès. C'était merveille de la voir quand elle avait du champagne dans la tête, accompagné de cinq ou six petits verres de quoi que ce fût. Elle enlevait la compagnie et produisait toujours un effet miraculeux.

» Un jour, nous donnions dans nos salons une fête extraordinaire à toute la rédaction. Max, alors sous-chef, comme il l'avait prévu, en était; Valmont y assistait aussi, malgré sa gravité de notaire en titre; nos anciens comme nos nouveaux amis se trouvaient réunis à la même table. En fait de femmes, nous avions des bas-bleus dépourvus de toute espèce de préjugés, ce qui ne changeait rien au caractère de la fête, qui était un déjeûner de garçon. Malvina avait fait préparer des pipes pour toute la société. Le repas fut des plus gais. Quoique ce ne soit plus de genre, Malvina n'avait voulu que du champagne frappé (point d'eau : ce liquide était exclu). On arriva ainsi au dessert, et la maîtresse de la maison avait déjà parlé vingt fois de casser cinq cent dix-neuf cravaches sur la figure du cuisinier, du glacier, du confiseur, du marchand de tabac. Elle venait même de donner le signal de la débâcle des ustensiles en brisant un compotier, quand un domestique annonça une dépêche du ministre, que venait d'apporter un municipal à cheval.

» — A demain les affaires sérieuses, m'écriai-je en vidant mon verre.

» — Du tout, du tout, répliqua Malvina, dont la tête était en proie aux ravages des spiritueux, je veux que l'estafette entre et qu'on lui donne à boire. Garçon, apportez-moi l'estafette avec son cheval. Allez, et vivement.

» On eut beau faire des objections, il fallut obéir. Le garde municipal qui attendait que l'on visât sa feuille, résista d'abord, puis il finit par se rendre.

» — Vertueux militaire, lui dit Malvina, quand il entra dans la salle à manger, approchez de confiance. Vous allez boire ce verre de champagne à la santé du gouvernement, ou je vous casse cinq cent dix-neuf cravaches sur la figure. Je ne sors pas de là.

» Le municipal prit gaiement l'affaire, but trois verres de champagne et remit son pli.

» — Maintenant, guerrier, ajouta Malvina, prenez cette pipe et culottez-la en mon honneur. Allez !

» Quand le porteur de la dépêche fut parti, la compagnie se montra curieuse de savoir ce qu'elle contenait.

» — Bah ! dis-je, quelque niaiserie, quelque avis d'adjudication.

» — N'importe, il faut lire cela à ces messieurs, reprit Malvina, et puis nous en allumerons nos pipes. Silence et attention !

» Je décachetai la missive, et lus ce qui suit :

« Monsieur,

» Le ministre me charge de vous informer que, par suite d'insuffisance » dans les allocations du budget, la subvention qui vous était comptée cessera de courir à partir de demain.

» Croyez, monsieur, au regret que j'éprouve, etc., etc. »

» La lecture de cette lettre nous terrassa comme un coup de foudre, comme le *Mané, Thecel, Pharès*, du festin de Balthasar. Personne n'eut la force d'ajouter un mot à ce texte si expressif: la compagnie était dégrisée. Malvina seule, se levant comme une lionne, et brandissant le poignet, s'écria :

» — Si je tenais le polisson qui a écrit ce billet doux, je lui donnerais cinq cent dix-neuf coups de cravache à travers la figure.

(La suite à demain.)

Les obsèques ont eu lieu le même jour; l'église catholique dont Mac-Coy était membre, ayant refusé de le recevoir, il a été enterré dans un champ.

Au nombre des témoins entendus dans l'enquête se trouvait M. Enoch-Camp, l'un des rédacteurs du *Herald*, qui avait assisté à tout le combat afin d'en rendre un compte détaillé dans son journal.

Le jury a renvoyé devant les assises, comme coupables de meurtre, Lilly, le vainqueur de Mac-Coy, leurs quatre témoins et trois autres individus qui avaient pris une part à cette scène sanglante. Le jugement était indiqué pour le second lundi d'octobre.

— Nos lecteurs accueilleront sans doute avec intérêt les détails suivans sur une gigantesque entreprise, dont l'exécution honorera à jamais le règne de Méhémet-Ali qui en a conçu la généreuse pensée. Il s'agit du barrage du Nil. Voici en quoi consiste ce grand projet :

1° Etablissement d'un pont gigantesque de 83 arches, qui traversera le Nil vers le sommet du Delta dont la pointe servira d'éperon et d'appui central. Chaque côté de ce pont-barrage étant perpendiculaire à la branche du fleuve dont il doit soutenir les eaux, leur jonction sur le Delta formera un angle de 160 degrès. (Le Pont-Neuf de Paris qui traverse la Seine en passant sur la pointe de l'île de la Cité, peut donner sur une petite échelle, une idée exacte du barrage du Nil.)

2° A droite et à gauche de l'Éperon se trouvera une grande écluse double pour la navigation des deux branches du Nil.

3°. Les 83 arches du pont seront fermées par des portes en fonte ou en bois, qui donneront la facilité d'exhausser ou d'abaisser le niveau du fleuve, suivant les besoins de l'irrigation ou de la navigation. Elles serviront encore d'écluses de chasse pour dégorger le Nil et les canaux situés au-dessous du barrage.

4° Le sommet de l'Éperon sera tronqué pour donner passage à un grand canal d'irrigation et de navigation, dont les diverses ramifications éclusées se distribueront dans toutes les parties du Delta. Un pont tournant qui traversera ce canal près de son origine, occupera le point de jonction des deux lignes obliques que doit former l'ensemble du barrage.

5° Au-dessus du barrage, on creusera également, sur les deux côtés du Nil, un canal qui servira à la navigation et aux besoins de l'agriculture des terrains situés à l'orient et à l'occident du fleuve.

6° En Amont du barrage, les bords du Nil seront exhaussés par de longues chaussées qui maintiendront le fleuve à un niveau constant de huit mètres au-dessus des basses eaux.

7° L'Éperon ainsi que les portions correspondantes des rives droite et gauche seront garnis d'une forte maçonnerie en pierres, qui réunira une grande élégance à beaucoup de solidité. On emploiera le béton pour toutes les constructions sous marines, et le reste sera bâti en grosses pierres de taille, en briques et moellons. Tous ces matériaux se trouvent en abondament en Egypte et dans le voisinage même du lieu où doit être établi le barrage. Les carrières du Mokatan, dont l'exploitation est devenue aujourd'hui si facile au moyen du chemin de fer établi à Tourah fourniront toutes les pierres nécessaires.

— Des pêcheurs prétendent que des baleines ont reparu dans la baie de Biscaye, où on n'en avait point vu depuis trois cents ans.

— Une lettre écrite de Macao, le 10 juin, par un négociant français, rend compte ainsi de l'entrevue qui a eu lieu entre le commandant de l'*Erigone*, alors dans la rivière de Canton, et les hauts fonctionnaires de la vice-royauté de ce nom :

« Ce sont les Chinois qui, les premiers, ont sollicité auprès du commandant l'honneur de l'entretenir de leurs affaires. Une lettre de plusieurs pages, remplies d'hyperboles sur les divines qualités du souverain du Céleste Empire, sur la bravoure de ses soldats, la puissance de son bras, etc., et signée du vice-roi de la province de Canton, du commissaire impérial, que l'on dit être proche parent de l'empereur, de trois ou quatre autres premiers fonctionnaires civils et militaires de l'état, fut apportée par une troupe de Mandarins, escortés de soldats vêtus de toutes les couleurs. L'équipage de la frégate française reçut la députation chinoise avec tous les honneurs militaires. Les officiers introduisirent les Mandarins dans la chambre du conseil, où ils furent reçus par le commandant. Nos compatriotes firent les honneurs de chez eux avec une cordialité, une franchise et une déférence qui leur attirèrent de la part des Mandarins les complimens les plus flatteurs.

» Deux entrevues eurent lieu quelques jours après à terre, dans une petite maison de plaisance que le gouverneur possède à quelques kilomètres de la mer, dans un site délicieux. Le vice-roi était assisté des grands dignitaires de la province. Il y avait du côté des Chinois beaucoup de cette gravité, de cette dissimulation diplomatique dans laquelle ils excellent, et du côté des Français une curiosité et une finesse d'esprit qui ont donné aux entretiens une originalité piquante. Le vice-roi avait les idées les plus étranges sur notre pays, sur son étendue, ses richesses, ses armes, sa marine, son industrie, etc. Le nom de Napoléon ne lui est pas inconnu; il sait qu'il fut un grand guerrier; mais, pour ce lettré, c'est un héros des temps anciens, des temps fabuleux. Le vice-roi a cherché à prouver que la Chine était pauvre, très-pauvre, et que les Anglais avaient ruiné Canton et Macao.

» Ce qu'il y a de vrai dans ces paroles, c'est que Macao a beaucoup perdu depuis que les Anglais se sont établis à Hong-Kong, où ils ont concentré toutes leurs opérations commerciales; que le commerce par contrebande n'a jamais été aussi actif, que l'opium est recherché par les Chinois avec plus d'empressement qu'autrefois, et que les marchandises anglaises se vendent bien. Macao est presque ruiné par ce commerce illicite; mais cette ville servira encore quelque temps d'entrepôt aux négocians portugais, hollandais, américains et français.

» A la seconde entrevue, les Chinois et les Français se sont quittés fort satisfaits de se connaître. Le commandant Cecil a su par donner au vice-roi une haute opinion de la France et de son souverain, de son peuple et de sa marine. Le vice-roi n'a pas cédé aux pressantes sollicitations du commandant, de visiter l'*Erigone*. Cette défiance doit être considérée chez ce peuple comme un principe naturel. Une sentence de Kontfuzée leur défend de se familiariser avec les étrangers. »

— On lit dans les feuilles de Londres, que dernièrement un Bohémien du nom de Lee, a été expulsé de la confrérie des Bohémiens, avec un cérémonial tout-à-fait singulier. La scène s'est passée sous un vieux chêne dans New-Forest Hampshire; plus de 400 Bohémiens accourus de divers points et même de provinces éloignées, se sont trouvés rassemblés comme par enchantement. On a formé 3 rondes, au milieu desquelles ont été placés les hommes de 30 à 40 ans. La dernière ronde était formée par les femmes. Le roi des Bohémiens, vieillard à la tête blanche et à la barbe flottante, paraissant âgé de 90 ans, s'est avancé vers le coupable auquel il a adressé, dans une langue incomprise de tous les assistans, à l'exception des Bohémiens, une mercuriale d'une heure.

Après ce discours, le vieillard s'est tourné vers les Bohémiens et il leur a dit en anglais que Jacob Lee ne faisait plus partie de la confrérie, puis il s'est rapproché du Bohémien indigne et il a craché sur lui. Tous les cercles formés autour de Jacob Lee se sont ouverts spontanément pour lui livrer passage, et chaque Bohémien, armé d'un rameau a chassé le malheureux qui s'est sauvé. L'assemblée s'est dissoute et les membres de la confrérie, qui étaient venus de très-loin, se sont immédiatement remis en route, après avoir assisté à cet acte imposant et solennel de justice.

— Un Français récemment débarqué à Constantinople raconte ainsi une espèce de mystification dont il vient d'être victime :

« Arrivé à Constantinople avec un grand mal de tête, je voulus renouveler une expérience faite à Smyrne et dont je m'étais admirablement trouvé : c'est de se faire savonner la tête et la barbe, et laver à grande eau sous une espèce de douche. Dans cette intention, j'entrai seul dans la boutique d'un barbier, dentiste, chirurgien, apothicaire, poseur de sangsues et marchand de café (ici le cumul est en honneur); j'expliquai par signe ce que je désirais; mais soit que j'eusse été trop expressif dans le frottement que je fis sur ma tête, soit que le Turc voulût exercer sa haine sur un chien de chrétien (*giaour*), je me sentis tout-à-coup un grand froid à la tête; j'avais été rasé d'une main si légère que je ne m'étais aperçu de rien. En quelques minutes j'étais devenu complètement chauve. Je pris bravement mon parti, et pour gêner mon bourreau dans sa satisfaction, je lui fis comprendre que j'étais satisfait, et je le payai double. J'en fus quitte pour laisser là le chapeau et prendre le turban. »

EXTÉRIEUR.

AMÉRIQUE. — On lit dans le *Courrier du Hâvre :*

« Le paquebot *Saint-Nicolas*, venant de New-York, est entré au Hâvre. Il apporte des nouvelles des Etats-Unis jusqu'à la date du 1er. Ces nouvelles n'offrent aucun intérêt.

» Le *New-York Herald* fait mention d'un incendie qui a éclaté, le 25 septembre, à Charleston. Le feu s'est déclaré dans des magasins situés à l'est de East-Bay, occupés par sir John Burckmeyer, contigus à d'autres magasins appartenant à S. et F. Lanneau. Quand on s'est aperçu de l'incendie, les flammes avaient déjà fait de grands ravages, et tout le contenu des magasins a été détruit. Le dommage est évalué à 100,000 piastres. Tout était assuré.

» Les dernières nouvelles du Canada font présumer qu'une amnistie générale sera accordée à tous ceux qui ont été bannis à la suite de la révolution ; à l'exception, dit-on, de Papineau. »

RUSSIE. — St.-Pétersbourg, 15 octobre. Afin d'accélérer, dans les provinces Transcaucasiennes, l'établissement d'une organisation solide, en harmonie avec les circonstances locales et répondant aux véritables besoins des habitans du pays, S. M. l'empereur a daigné ordonner les dispositions suivantes, par un oukase du 11 septembre dernier, adressé au Sénat-dirigeant : Le comité institué, par l'oukase impérial du 6 mai 1840, pour la décision des questions que pouvait soulever la mise à exécution du nouveau réglement d'administration, sanctionné alors pour les provinces Transcaucasiennes, est supprimé. Il est institué un comité spécial pour l'examen préalable de toutes les affaires concernant l'administration de ces provinces qui nécessitent une décision de l'empereur, et de plus, une section temporaire (sixième) à la chancellerie particulière de S. M. I. pour préparer tous les nouveaux projets d'organisation de ces provinces. Le comité sera composé, sous la présidence du ministre de la guerre, récemment chargé par S. M. I. de faire la révision de ces provinces, du président du département de législation du Conseil de l'empire, des ministres des finances, des domaines de l'empire, de l'intérieur et de la justice, et du fonctionnaire dirigeant la section temporaire de la chancellerie particulière de S. M. l'empereur. Tout en conservant sur les affaires des provinces Transcaucasiennes le pouvoir qui leur est accordé par les lois et règlemens, les ministres et directeurs en chef présenteront à la décision de l'empereur, par l'entremise de ce comité, les affaires qui, sans exiger de nouvelles dispositions législatives, dépasseraient leurs pouvoirs dans l'ordre exécutif. L'instruction de toutes les affaires, exigeant de nouvelles mesures législatives, sera concentrée dans la section temporaire de la chancellerie particulière de l'empereur, sous la direction personnelle de S. M. I., et de là, d'après les ordres de S. M., ces affaires seront renvoyées au comité, soit pour y être décidées, soit pour être ensuite soumises au conseil de l'empire, suivant la nature des cas. Le comité des ministres ne recevra que les affaires concernant lesdites provinces, qui lui seront renvoyées par ordre de l'empereur; les affaires contentieuses ou de justice criminelle seront renvoyées au Sénat-dirigeant.

Par d'autres oukases de la même date, S. M. l'empereur a daigné nommer membres du comité institué par l'oukase précédent S. A. I. le Césarévitch grand-duc héritier et l'aide-de-camp général comte Benkendorff (en conservant à ce dernier toutes ses autres fonctions) et confier la direction de la section temporaire de sa chancellerie particulière au secrétaire d'état conseiller privé Posen. (*Journal de St.-Pétersb.*)

— La direction de la Compagnie américaine-russe vient de faire annoncer que le brick de la Compagnie *Constantin*, cap. Kaschevaroff, lieutenant au corps des pilotes de la flotte impériale, est heureusement arrivé, le 18 juillet dernier, au port d'Okhotsk, avec une cargaison de fourrures évaluée, d'après les prix existant en Russie, à 500,000 rbls. assig.

AUTRICHE. — Vienne, 22 octobre. S. M. l'empereur a accordé à M. Thalberg, musicien de la Chapelle impériale, l'autorisation d'accepter et de porter l'ordre de la Légion-d'Honneur, qui lui a été conféré par S. M. le roi des Français.

— On annonce que les tentatives faites dans ces derniers temps, pour conclure un traité de commerce entre l'Angleterre et l'Autriche, auraient échoué.

— L'anniversaire de la bataille de Leipsig a été, comme cela a lieu tous les ans, célébré avant-hier à l'hôtel des Invalides par un service solennel et une grande parade.

M. Radicsewitsch, ministre de la justice sous l'ancien gouvernement de Servie, a quitté, le 12, Vienne, où il avait été envoyé en mission; il est retourné à Semlin avec ses deux collègues. On dit que l'administration de la police a reçu l'ordre de ne viser les passeports de ces trois envoyés que jusqu'à Neusatz, où se trouve également Protisch, ministre de l'extérieur sous l'ancien gouvernement. Cette mesure semblerait s'expliquer par la résolution qu'aurait prise le prince Michel d'éloigner de lui ses ministres et ses anciens conseillers. M. Radicsewitsch paraît avoir renoncé à son voyage de St.-Pétersbourg.

Les réparations de la magnifique tour de l'église de St-Etienne sont achevées ; la pointe, entièrement remise à neuf, a été inaugurée aujourd'hui solennellement.

PRUSSE. — Berlin, 26 octobre. La *Gazette d'Etat* de ce jour annonce que S. M. a conféré l'ordre de l'Aigle-Rouge, de 2e classe, au conseiller intime de légation, baron d'Arnim, envoyé de Prusse à Bruxelles.

— On écrit de Berlin le 22 octobre :

« Les comités des Etats Provinciaux, après avoir entendu la lecture d'un rapport détaillé de M. le conseiller des finances, Costenoble, se sont occupés dans leur première séance de la question concernant la diminution de l'impôt sur le sel. L'assemblée, à l'exeption de onze de ses membres, s'est prononcée en faveur de l'administration. Un projet d'Adresse mis en avant par les députés de la province du Rhin, et appuyé d'abord par ceux de la province de Prusse, puis par la majorité de l'assemblée, a été repoussé par le ministre. président de l'assemblée, comme contraire aux statuts des comités.

» Dans la séance d'aujourd'hui, la discussion du procès-verbal de la première séance a pris plusieurs heures. M. le conseiller intime des finances, Costenoble, a ensuite prononcé un long discours sur la question des chemins de fer. Puis, on a soumis à l'examen de l'assemblée la question de savoir si le pays a besoin d'un système complet de voies ferrées. Il a été procédé à ce sujet à un appel nominal, et cette fois encore une majorité imposante s'est prononcée pour l'affirmative. La discussion sur les articles de ce projet de loi s'engagera dans la prochaine séance, qui aura lieu lundi.

— 18 maisons du village d'Aussen, situé dans le cercle de Saar-Louis, ont été réduites en cendres, par un incendie qui y a éclaté le 12 au soir.

— L'Université de Halle vient de faire une grande perte par la mort du professeur de théologie M. Guillaume Gesenius, qui a succombé dans cette ville, à de longues souffrances, à l'âge de 56 ans.

BAVIÈRE. — Munich, le 20 octobre. Voici les paroles prononcées par le roi à l'occasion de la pose de la première pierre du monument destiné à perpétuer le souvenir de la guerre de la délivrance. :

« N'oublions jamais ce qui a précédé la guerre de la délivrance, ce qui a fait qu'elle est devenue nécessaire pour nous et ce qui nous a procuré la victoire. Ne l'oublions jamais, et honorons toujours ses héros! Ne retombons jamais dans les maux qu'entraîne la discorde! L'Allemagne, tant qu'elle restera unie, ne sera pas vaincue ! »

Voici, en outre, deux des toasts portés par le roi au banquet qui a eu lieu à la même occasion :

« A l'Allemagne, notre patrie commune, qui ne le cède à aucun autre pays, qui commence à se sentir, et ne se laissera plus opprimer par aucun étranger : vive l'Allemagne ! »

« Aux héros de la guerre de la délivrance ! Buvons à la santé du prince Guillaume de Prusse, et de mon frère, le prince Charles de Bavière ! A la santé de tous ceux qui ont pris part à cette mémorable lutte ! »

— On travaille en ce moment dans notre fonderie à enlever la caisse, haute de 100 pieds, qui recouvre le modèle de la *Bavière*. Le roi ira la voir à son retour de Kelheim, puis commenceront les préparatifs nécessaires pour la fonte de cette statue colossale.

— Le roi et la reine sont arrivés, hier au soir à 10 heures, de Ratisbonne.

HANOVRE. — Suivant une correspondance adressée du Hanovre, le 23 octobre, à la *Gazette de Cologne*, il pourrait y avoir lieu de révoquer en doute la véracité des journaux anglais qui ont annoncé qu'un traité était intervenu entre l'Angleterre et le Hanovre touchant le *Staderzoll*, traité qui doublait au droit au lieu de le réduire. Le correspondant de la *Gazette de Cologne* ne paraît pas convaincu que le traité soit conclu, et, en admettant qu'il le fût, qu'il consacre cette élévation du droit.

BADE. — On lit dans la *Gazette de Cologne* en date de Francfort-s/M., le 24 octobre :

« On assure que l'emprunt du gouvernement badois pour la construction de chemins de fer a été conclu pour la moitié de la somme, c'est-à-dire pour 6 millions de florins, avec les banquiers qui se sont associés pour cette affaire. On n'attend plus que la ratification de Carlsruhe, qui n'est qu'une affaire de forme. On ignore encore à quel taux cet emprunt a été contracté. »

ITALIE. — Rome, le 15 octobre. A l'occasion de la fête de S. M. le roi de Prusse, M. le baron de Buch, ministre résident de ce souverain, a donné à *Frascati* une fête à ses compatriotes qui séjournent à Rome. La fête a été célébrée dans la *villa Taverna*. Les toasts portés par M. de Buch à la santé de S. M. le roi de Prusse ont été accueillis avec enthousiasme par tous les convives.

On ne connaît qu'imparfaitement le contenu des dernières dépêches arrivées à l'ambassade russe. Toutefois, le rappel de M. le comte Potemkin, ministre de Russie, paraît plus probable que jamais.

Le Pape a quitté cet après-midi le palais du Quirinal pour venir habiter sa résidence d'hiver au palais du Vatican. (*Gaz. Univ.* d'Augsb.)

LIVOURNE, le 6 octobre. La frégate danoise *Thétis* a quitté notre rade le 3 de ce mois. Elle avait été envoyée ici pour prendre à bord une collection d'ouvrages de Thorwaldsen et les transporter à Copenhague, où ils seront placés dans le Musée de cette ville.

La construction du chemin de fer de Pise à Livourne n'avance que bien lentement.

SUISSE. — Les nouvelles du canton d'Argovie nous présentent toujours la funeste persévérance du gouvernement radical dans ses vues de destruction à l'égard des couvens. L'autorité a de nouveau annoncé la vente publique de plusieurs propriétés appartenant soit au couvent de Muri, soit à celui de Wettingen. On sait que quelques-unes de ces propriétés ont été vendues aux enchères.

Argovie peut détruire de fait les couvens, mais leurs droits restent inviolables jusqu'à décision définitive de la Diète sur leur suppression.

L'affaire des couvens reçoit chaque jour de nouvelles complications. On connaît déjà le conflit qui s'est élevé entre Lucerne et Argovie au sujet de l'administration des biens que le couvent de Muri possède dans le canton de Lucerne; voici une nouvelle cause de froissemens, de difficultés diplomatiques entre ces deux états. Quelques églises et des couvens de Lucerne ont des possessions considérables dans l'Argovie. Suivant ses nobles instincts, le gouvernement de ce dernier canton se dispose à faire main basse sur ces propriétés. A moins qu'il ne veuille abandonner ses ressortissans à la merci de l'injustice, le gouvernement de Lucerne devra s'opposer à cette spoliation; de là de nouvelles querelles, un nouveau conflit qui sera porté devant la Diète, et déjà très-probablement l'année prochaine.

— Une nouvelle secte religieuse, beaucoup plus rigoriste encore que le méthodisme, vient de s'établir à Genève, c'est une espèce de Saint-Simonisme chrétien. Ces religionnaires tiennent leurs bruyantes assemblées dans un faubourg, parce qu'ils n'ont pas pu obtenir un local dans l'intérieur de la ville.

ANGLETERRE. — LONDRES, 26 octobre. Les dernières nouvelles du Cap de Bonne-Espérance annoncent qu'une souscription y était ouverte pour récompenser le capitaine Smith de sa belle conduite. On lui a présenté une épée d'honneur.

— Depuis quelque temps on s'occupait sur les côtes d'Angleterre, près de Deal, d'une entreprise colossale, l'érection sur le banc de sable dit *Goodwin-Sands*, d'un phare énorme appelé le luminaire de toutes les nations (*Light of all Nations.*) Cette vaste entreprise, dirigée par William Bush, à Deptford, vient d'éprouver un cruel revers. Le caisson qui avait été établi avec beaucoup de peine vient de disparaître: il a été détruit par un navire chargé de bois qui y a échoué. Ce navire s'est brisé, et l'on pense que tout le monde à bord a péri, car depuis on n'en a pas eu de nouvelles. Une chaloupe est partie de Deal, pour porter du secours au navire. Malheureusement, trois hommes qui montaient cette embarcation ont également péri.

— Les changemens apportés dans la constitution de Terre-Neuve, ont été officiellement promulgués dans cette colonie. Le 23 septembre, sir John Harvey a annoncé au Conseil, que par suite de la séparation des fonctions législatives d'avec les fonctions exécutives du Conseil, les pouvoirs des membres, quant aux dernières fonctions, sont expirés. L'*Indicator*, journal d'opposition d'une couleur très-tranchée censure amèrement les changemens dont il s'agit, mais se console d'avance des nominations que le libéral sir John Harvey pourra faire dans le nouveau Conseil.

— Nous apprenons de bonne source, dit le *John Bull* qu'une lettre a été reçue de sir Robert Sale, portant que les prisonniers vont être relâchés, que l'Afghanistan sera évacué, et que sir Robert et sa héroïque épouse arriveront sous peu en Angleterre. Ils peuvent compter d'y être accueillis avec une joie universelle.

— On lit dans l'*Atlas :* Un journal anglais a récemment été fondé à Hongkong, sous le titre de *Hongkong Gazette*, écrite par une personne arrivée depuis peu de Londres. On a l'intention d'en publier bientôt un en Chinois. En effet, la *Gazette* contient quelque fois des articles en cette langue. On représente les Chinois comme très-zélés et très-persévérans dans leurs efforts d'apprendre l'Anglais, et comme très-désireux de s'instruire de tout ce qui regarde l'Angleterre. Les Chinois sont louables sous ce rapport, car leurs notions sur la géographie sont bien misérables. Ils désignent l'Angleterre sous le nom de royaume de Yingkeible, état de tributaire ou dépendant de Holan (Hollande).

— Les journaux français ont été charmés de lire la lettre adressée récemment par lord Aberdeen aux lords de l'amirauté, en s'appuyant sur l'autorité de l'avocat-général, pour leur signaler la conduite illégale de nos officiers de marine dans l'exercice du droit de visite dans plusieurs cas déterminés. Ces journaux tirent de la lettre du noble lord cette conséquence, que les actes de nos officiers de marine sur la côte d'Afrique n'ont pas toujours été considérés comme parfaitement conformes à la justice et à la loi. Ils ont raison sous ce rapport que nos officiers avaient reçu des instructions défectueuses ou illégales, et c'était le devoir de lord Aberdeen de les relever. Mais la lettre de ce lord ne touche que très-indirectement à l'importante question du droit de visite. Son but, c'est de faire cesser l'abus, mais non d'attaquer le droit. Cependant, les journaux français profitent de la lettre et soutiennent qu'elle contient d'excellentes raisons pour supprimer les traités de 1831 et de 1833. (*Sun.*)

— Dans leur campagne contre M. Guizot et leurs clameurs contre l'Angleterre, les journaux français ont trouvé toute assistance auprès de lord Aberdeen, lord Ashburton de les diplomates *tories* en général. La renonciation par lord Ashburron à toute tentative pour obtenir des Américains le droit de visite, a donné aux adversaires de M. Guizot tant de force qu'il parait abandonner toute idée de faire face à l'orage et d'observer les traités. Puis se présente une lettre officielle de lord Aberdeen qui accuse l'Amirauté d'avoir envoyé des instructions injustifiables, et d'avoir dirigé le zèle des [illegible] de marine vers la [illegible] de la traite, d'une manière [illegible] violente. Après *cela* nous [illegible] dire un seul mot [illegible] que les Français ont raison (*the French are in the right*), de dire que les traités de 1831 et 1833 sont virtuellement abolis: Aucun gouvernement français ne saurait les admettre, (*no french government can admit of them*) maintenant que lord Aberdeen les a biffés d'un trait de plume. (*Morning Chronicle.*)

FRANCE. — PARIS, 27 octobre. On lit dans la correspondance du *Courrier de la Gironde* du 25 octobre :

« Le roi Léopold part le 5 novembre. M. Teste n'arrive que le 10. C'est vous dire assez, que vous avez été mal informés en annonçant la reprise des conférences relatives à l'union belge. Elles parraissent sérieusement ajournées.

» Le cabinet a soulevé une question dangereuse et qu'il ne sera pas libre d'ensevelir dans les catacombes d'un ajournement indéfini. Les partisans de l'union belge viendront demander compte au cabinet de son inaction; les adversaires de l'Union accuseront le cabinet d'impuissance. Partisans et adversaires se réuniront contre le cabinet. Ainsi donc, comptez-y, la question reviendra et elle reviendra grossie peut-être de l'une de ces misérables questions de cabinet qui perdent tout en France. »

— Nous lisons à ce même sujet dans notre correspondance particulière de Paris :

« Le mouvement qui a éclaté avec tant d'énergie contre le projet d'union douanière, se propage et devient général. En présence de cette démonstration imposante, les chauds partisans du traité commencent à se refroidir. Les esprits modérés adoptent le principe de l'Union, mais ils pensent que, dans les conditions où vivent actuellement nos diverses industries, il serait imprudent de précipiter une mesure qui leur serait funeste. En exposant à la concurrence des fers belges, notre industrie minérallurgique, on compromettrait gravement celles, par exemple, qui, recevant d'elles leurs instrumens de travail, mettent en œuvre la laine, le lin, le chanvre, le coton, etc., etc. Presqu'aucune n'est prête à soutenir la lutte. Il faut attendre que l'achèvement de nos voies navigables permette à nos exploitations houillères et métallurgiques de livrer leurs produits à des prix moins élevés.

» Quelques uns blament avec amertume l'intention manifestée par la réunion des députés, chez M. Fulchiron, de protester contre le projet. D'autres soutiennent que c'est un droit justement exercé par des hommes intéressés dans la question; car, selon eux, qu'auraient à dire ces députés, s'ils ne représentaient aucun intérêt, s'ils n'en avaient aucun à défendre? »

— L'ouverture de la session de la commission des Etats-Provinciaux à Berlin, fixe l'attention publique. Cet acte du roi de Prusse, la position élevée que ce monarque prend en Allemagne, sont hautement appréciés en France, et l'esprit sagement progressif dont le gouvernement prussien se montre animé parait devoir exercer une sérieuse influence sur l'avenir des peuples qui composent la grande famille allemande.

— Le *Messager* publie des rapports d'Afrique, dont nous pouvons nous borner à faire connaître les principaux résultats. Dans la vallée de l'Isser, le général Bugeaud a marché sur un gros rassemblement de Kabailes et l'a complètement dispersé. Aux environs de Tekedempt, le général de Lamoricière a atteint plusieurs tribus ennemies et leur a enlevé tout ce qu'elles possédaient. Enfin, le général d'Arbouville, qui opère sur la Mina, a obtenu d'éclatans succès; les nombreux prisonniers qu'il a faits sont arrivés à Mostaganem, le 12 octobre, et ont été embarqués pour Oran.

— Le prince et la princesse de Capoue, qui viennent d'arriver à Paris, se rendront à Malte après un court séjour dans la capitale, pendant lequel LL. AA. habiteront l'hôtel Sinet.

— Le 19, ont été débarqués, à Marseille, les 14 chevaux arabes que le vice-roi d'Egypte envoie en présent à S. M. le roi des Français. Ces chevaux, qui sont d'une beauté remarquable, paraissaient avoir peu souffert de la traversée.

— Le lieutenant-général comte Claparède, pair de France, et grand'croix de la Légion-d'Honneur, vient de mourir à Montpellier. Le général Claparède se distingua en diverses occasions sous le règne de Napoléon, et prit part aux campagnes d'Italie, d'Espagne, de Portugal et de Russie.

BELGIQUE. — BRUXELLES, le 28 octobre. Les conférences auxquelles M. Olozaga a pris part ont amené des résultats que l'on dit très-satisfaisans.

M. Olozaga se rend à Madrid pour les soumettre à son gouvernement.

— L'inauguration internationale des chemins de fer belges et français aura lieu le 14 novembre prochain. (*Moniteur*)

— On écrit de Louvain :

« La Société flamande a fêté, dimanche dernier, par un banquet splendide d'environ quarante couverts, l'anniversaire de son institution qui date de six ans. Cette fête a eu lieu dans une des salles de l'Université; elle était présidée par M. le recteur de Ram et par M. le chanoine David, président de la Société flamande. On remarquait parmi les convives MM. les professeurs Bormans, de Liége; Serrure et Vanduyse, de Gand; MM. les professeurs d'Haan et Moeller; le président du collége des Humanités, M. Nollet de Brauwere, et quelques ecclésiastiques. De plus, on y voyait réunis des membres zélés des Sociétés flamandes de Gand, d'Anvers, de Bruxelles et de Louvain.

» Au milieu de la fête, M. David a lu un rapport très-lucide sur les opérations de la Société pendant l'année. Après cette lecture, une grande médaille d'or a été remise à M. Prudent Van Duyse, pour prix d'un poëme qu'il a composé en vers flamands sur un point de nos chroniques nationales, qui date de l'invasion des Normands, au huitième siècle. L'auteur a lu sa composition avec cette chaleur et cette animation qui caractérisent ce poëte distingué; cette lecture a été couverte d'applaudissemens.

» M. Van Duyse a invité ensuite les membres de l'assemblée à lui donner chacun un mot comme bout de rime, et aussitôt après il a improvisé sur ce canevas une cinquantaine de vers, sans s'arrêter et sans interrompre le fil de sa composition. Il aurait fallu voir M. Van Duyse dans ce moment d'enthousiasme, s'animer successivement pour vaincre les difficultés que lui offraient les quelques mots assez disparates et étranges qu'on lui avait proposés. Aussi les honneurs de la fête ont été pour lui.

» Plusieurs membres ont chanté des couplets de leur composition dont le sens était analogue à la circonstance.

» Des toasts ont été portés à différentes personnes; à la prospérité croissante des Sociétés flamandes et en particulier à celle de Bruxelles. Le toast qui a produit le plus grand enthousiasme, c'est celui que M. Vanstraelen a proposé à M. David. »

— On écrit de Deal, le 23 octobre :

« Le brick belge *Comte de Flandre* est rentré de la pointe de Beachy (*Beachy Head*) avec perte de son mât de misaine, et est parti pour Ramsgate, afin de se réparer.

» On frémit en lisant les récits des dangers que les passagers et l'équipage ont courus pendant deux jours. A l'arrivée à Ramsgate tous les passagers ont signé et envoyé au roi des Belges une relation dans laquelle ils font le plus grand éloge de la conduite courageuse du commandant et des officiers sous ses ordres, déclarant unanimement que c'est grâce à leur sang-froid et à l'habileté de la manœuvre qu'ils sont redevables de la vie.

» D'après la lettre reçue par l'armateur M. H. Jonckheere, le *Comte de Flandre* a rencontré au moins une dixaine de navires ayant fait de fortes avaries dans la mâture, dans la voilure, etc. Et ils ont vu en outre périr deux grands navires sur le *Good-Wind-Sand*. A Ramsgate, on apprend des sinistres de tous côtés; plusieurs navires ont péri dans ces parages corps et biens.

» Le *Comte de Flandre* reprendra la mer dans peu de jours. »

(*Journal de Bruges*)

ANNONCES.

ÉTABLISSEMENT DE BAINS

FIXE ET A DOMICILE,

Rue dite *Korte Houtstraat*, nº 33.

Ouvert depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir.
Un *Pédicure* de Paris y donne ses soins aux personnes qui les réclam[ent].
Salons et Appartemens meublés à louer présentement. 573[illegible]

Le soussigné a l'honneur d'annoncer qu'il a reçu les premières Terrines de Foies Gras de Strasbourg, ainsi que les Petits-Pois de Nantes et tout ce qui concerne les comestibles. Il vendra ses marchandises à des prix modérés et continuera à garantir les qualités.

On trouve encore chez lui le *Robinson's Patent Barley* et *Patent Gr[oats]* favorablement connus comme nouriture pour les Enfans délicats, etc.

La Haye, le 26 octobre 1842.
5735. M. WATERREUS, vis-à-vis le Marché aux Poissons.

NON PLUS ULTRA.

J. H. MANUS,

PÉDICURE ET RÉPARATEUR DES ONGLES,

Établi à La Haye et venant de Vienne, a l'honneur d'informer le public qu'il est versé dans son art au point d'être le seul qui soit à même d'enlever *les Cors, les Durillons et les Excroissances les plus invétérés*, sans causer la moindre douleur et de manière à les extirper pour toujours. Il a fait ses preuves, pendant de longues années, en Allemagne, où il a opéré des cures merveilleuses et il espère soutenir dignement sa réputation dans les Pays-Bas.

On peut le consulter ou le mander en ville. Il demeure chez Mad. la Veuve HULST, *Spui*, nº 395, près du *Bossche Veerhuis*.

Il prie le public de ne pas confondre son nom avec celui d'autres pédicures qui exerceraient dans cette résidence. 5738.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 28 Octobre.

		Int.	Cours du 27 Oct.	Ouvert.	Fermé
Pays-Bas.	Dette active	5	—	$101\frac{11}{16}$	[illegible]
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	$52\frac{9}{16}$	$52\frac{9}{16}$	[illegible]
	Billets de chance		—	—	[illegible]
	Syndicat	$4\frac{1}{2}$	$94\frac{7}{16}$	$94\frac{3}{8}$	[illegible]
	Dito	$3\frac{1}{2}$	—	$77\frac{5}{8}$	[illegible]
	Société de Commerce	$4\frac{1}{2}$	136	$136\frac{1}{8}$	[illegible]
	Dito nouvelle	$4\frac{1}{2}$	—	—	[illegible]
	Emprunt de 1836	4	—	—	[illegible]
	Dito des Indes	5	100	$99\frac{13}{16}$	[illegible]
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	$105\frac{5}{8}$	[illegible]
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	$105\frac{1}{2}$	[illegible]
	Inscript. au Grand Livre	6	—	—	[illegible]
	Certificats au dito	6	—	—	[illegible]
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	—	[illegible]
	Emprunt de 1840	4	—	$88\frac{3}{8}$	[illegible]
Espagne	Perp. ém. Amsterdam	5	—	—	[illegible]
	Passive	5	—	—	[illegible]
	Dette différée à Paris		—	—	[illegible]
	Deffered		—	—	[illegible]
	Ardouin	5	$15\frac{9}{16}$	$15\frac{13}{16}$	[illegible]
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	[illegible]
	Dito métalliques	5	—	—	[illegible]
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	—	—	[illegible]
Angleterre	Cons. Ann.	3	—	—	[illegible]
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	[illegible]
Pologne	Actions 1836	*f*	—	—	[illegible]
Brésil	Cons. Ann.	5	—	—	[illegible]
Portugal	Obligations à Londres	3	$32\frac{1}{2}$	$31\frac{3}{4}$	[illegible]

Bourse de Paris du 27 Septembre.

		Int.	Cours du 26	Ouvert.	Fermé
France	Cinq pour cent		118 50	118 50	[illegible]
	Trois pour cent		80 95	79 95	[illegible]
Espagne	Emprunt Ardouin		—	$22\frac{1}{4}$	[illegible]
	Anc. différé		—	—	[illegible]
	Nouv. dito		—	—	[illegible]
	Passive		—	—	[illegible]
Naples	Certificats Falconet		108 40	108 30	[illegible]
Pays-Bas	Dette active	$2\frac{1}{2}$	—	—	[illegible]
Belgique	Dette active	5	—	103	[illegible]
	Dito	3	—	—	[illegible]
	Banque belge		—	—	[illegible]
États-Unis	Obligations de la Banque		—	—	[illegible]

Bourse d'Anvers du 28 Octobre.

Métalliques	5	$111\frac{1}{2}$
Naples	5	—
Ardouins	6	$15\frac{7}{8}$
Dette différée, ancien		—
Passive	5	—
Lots de Hesse		$27\frac{1}{2}$

Cours après la Bourse ($2\frac{1}{2}$ heures).

Ardouin $15\frac{14}{16}$ A. $\frac{7}{8}$ P.
Idem, Primes au 15 nov. $18\frac{1}{2}$ d. $\frac{1}{2}$ A., $\frac{1}{4}$ d. $\frac{1}{4}$ P.

Bourse de Vienne du 22 Octobre.

Métalliques	5	109
Dito	4	$100\frac{3}{8}$
Dito	3	$76\frac{1}{2}$
Lots de 1834		—
Actions de la Banque		1620

LA HAYE,
Imprimerie de **Léopold Lœbenberg**, *Assendelftstraat.*